

Que nul ne doit vivre pour soi

Autor(en): **Pécaut, Félix**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 42

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201569>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Ger-vie, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'abbaye des journalistes.

Il semble, disait lundi un de nos confrères, que lorsque les journalistes ont une réunion qui leur est particulière, à laquelle les autres personnes n'ont rien à voir, ils se puissent dispenser d'en faire le compte-rendu.

Il serait si agréable de pouvoir, une fois au moins, prendre place au festin, sans autre souci que d'en jouir; de n'avoir pas son assiette flanquée d'un bloc-notes et de n'être pas obligé d'abandonner à chaque instant le couteau ou la fourchette pour le crayon. Il serait peut-être agréable aussi d'écouter une fois, pour soi-même, des discours ou des productions et d'en penser ce qu'il nous plaît, et non ce qui plaît à leurs auteurs ou aux lecteurs, si difficiles à satisfaire. Les premiers nous reprochent souvent de reproduire ce qu'ils ont dit ou de ne pas dire ce qu'ils n'ont pas dit, car ce n'est qu'après un discours que l'on voit soi-même tout ce qu'on a oublié et tout ce qu'on aurait dû taire. Les seconds ne sont guère plus raisonnables; en voulant satisfaire leur insatiable curiosité, gourmande des plus petits détails, nous nous exposons fréquemment au reproche de faire de longues et ennuyeuses « tartines ». Si nous sommes brefs : « nous ne disons rien », « nous n'avons rien su voir ». Et patati, et patata.

Donc, dimanche dernier, les journalistes vaudois discutèrent, dinèrent, collationnèrent, firent des discours pour leur propre compte, à Vevey et au Pèlerin. Ils auraient eu donc le droit de n'en rien dire à leurs lecteurs. Il ne s'agissait ni de la prospérité du pays, ni de la paix du monde.

Mais, voilà, les journalistes ressemblent en ceci à beaucoup de gens — c'est aussi un peu leur rôle — qu'il leur faut absolument raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu et même, il le paraît, tout ce qu'ils ont fait. D'autre part, ils diffèrent en cela de bien des personnes; qu'ils n'ont pas la reconnaissance muette. C'est bien rare que leur plume ne s'acquitte largement envers leurs obligés.

— Il faut avouer que le métier a parfois du bon, disait, au retour, un de nos confrères. Quelle belle journée! Quelle cordiale réception!

— Oui, c'est vrai, fit un autre; mais je crois que la crainte des journalistes est pour beaucoup dans les amabilités dont ils sont l'objet. Au fond, on ne les aime pas; on les subit comme un mal nécessaire.

— Eh bien, ce n'est pas mon avis, répliqua un troisième; je crois, moi, qu'on les aime. On a besoin des journalistes, c'est vrai; mais ce n'est pas là le seul mobile des amabilités qu'on a pour eux; le plaisir de leur être agréable y est bien aussi pour quelque chose.

La question ne fut pas poussée plus à fond. Cela, d'ailleurs, eût été difficile: il n'y avait là qu'une seule cloche.

Pour savoir le vrai, il faudrait interroger la direction de la compagnie de Navigation, qui, dimanche, nous accorda gracieusement libre parcours sur ses bateaux; celle de la compa-

gnie du Vevey-Pèlerin, qui nous octroya la même faveur dans ses voitures. Il faudrait demander leur avis à M. Chollet, président de cette dernière compagnie, qui veilla durant toute la journée avec un empressement admirable à la satisfaction de nos moindres désirs; à MM. Michel, Unger et Chapuis, directeurs du Grand Hôtel palace de Vevey, des hôtels du Pèlerin et du Belvédère, qui nous offrirent, dans les établissements qu'ils dirigent avec tant de compétence, la plus généreuse et la plus délicate hospitalité.

Et, encore, ne saurions-nous peut-être pas le fin fond de leur pensée.

— Si on vous aime? exclameraient-ils, quelle idée!... A propos, que dites-vous de notre nouveau bateau?... de notre petite ligne?... de nos hôtels?... Encore un verre de cette « Cure d'Attalens »; voyez donc qu'il est clair; et quelle saveur au palais!... Hein! quelle vue d'ici! Croyez-vous que les étrangers puissent trouver mieux!... Lorsque ce sera connu... — A la vôtre!

La direction des Chemins de fer fédéraux, si peu galante à l'égard des journalistes, nous en apprendrait plus long, sans doute.

Maintenant, chers lecteurs, si vous aviez assisté dimanche à la réunion de la société de la Presse vaudoise, vous vous seriez convaincus que les journalistes ne sont, après tout, que des hommes comme les autres; qu'ils en ont les défauts et aussi les qualités. Vous auriez vu — vous le savez déjà — que parmi les rédacteurs ou collaborateurs de vos fidèles journaux, il est des gens de beaucoup d'esprit; qu'il en est, et c'est le plus grand nombre, qui se font une idée très noble du rôle de la presse et qui estiment que l'expression sincère de ses sentiments, quels qu'ils soient, doit, pour le journaliste, l'emporter sur le désir d'un vain succès. Vous vous seriez aussi persuadés que si vos journalistes manquent parfois de cette sincérité, c'est surtout lorsqu'ils ont l'air de se prendre aux cheveux et de s'en dire de toutes les couleurs dans leurs organes. A les voir, dimanche, trinquer et se réjouir de compagnie, vous n'eussiez pas douté un seul instant qu'ils sont les meilleurs amis du monde.

Ah! si vous aviez, comme eux, le souci de remplir les colonnes d'un journal, vous comprendriez bien vite le prix d'une bonne petite polémique qui, faite de mieux, satisfait pendant quelques jours l'insatiable appétit des abonnés. Plus les coups pleuvent drus, plus les lecteurs sont contents.

Et voilà tout le secret des querelles de journalistes. A part ça, je vous l'ai dit, ce sont les meilleurs amis du monde. J. M.

Que nul ne doit vivre pour soi et qu'il ne faut pas consumer sa vie en rêveries. Voilà du moins quelque chose de certain. Le mal est si grand dans le monde! Le meilleur, le véritable emploi de la vie, dans la famille, l'école, la société, c'est de travailler à la réduire à force de sympathie et d'activité... de faire de l'établissement du « royaume de Dieu », c'est-

à-dire du règne de la raison, de la justice, de la pureté des mœurs, de la fraternité active, l'objet de notre vie, ce qui lui donne son intarissable intérêt à travers les défaillances de l'âge et de la santé. FÉLIX PÉCAUT.

L'âne du meunier à l'école.

Le meunier du Crau menait sa mouture au village, par une brûlante après-midi de juillet. Aux Esserts, il arrêta son âne devant la pinte du Raisin et, comme bien on pense, alla prendre ses trois décis de blanc. S'endormit-il, les coudes sur la table? Je ne sais, mais le fait est que le temps parut diablement long à sa bête, devant les murs blancs de l'auberge, sous un soleil de feu. De l'autre côté du chemin, une maison faisait un peu d'ombre. L'âne se tira de ce côté, tant et si bien qu'il poussa une porte et pénétra à moitié dans une grande pièce. C'était la salle d'école. Les éclats de rire d'une trentaine d'enfants accueillirent cette visite saugrenue. Du haut de sa chaire, le maître lui-même ne put réprimer un sourire. Quand le silence fut revenu : « Mes amis, dit-il, vous aviez à faire une composition, voilà un sujet tout trouvé; que chacun de vous note ses impressions sur l'entrée en classe de l'âne du meunier du Crau. »

Penchés sur leurs cahiers, les uns avec des yeux encore rieurs, les autres graves et montrant un bout de langue, les élèves se mirent à rédiger. Un petit noiraud, vif comme une poignée de mouches, Jean Péclot, traça deux lignes, y appliqua son papier buvard et se croisa les bras.

— Tu as terminé ta composition? lui demanda le régent.

— Oui, m'sieu!

— Ce n'est pas possible, tu as écrit une demi-minute au plus!

— J'ai mis toutes mes impressions, m'sieu.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure.

Les devoirs étant tous terminés, le maître les recueillit : « Nous allons lire tout d'abord la composition de Péclot, puisqu'elle a été prête la première. » Et il lut ceci :

« Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reconnu. » V.

Du flair. — Alors que Voltaire séjournait à Lausanne, un riche négociant de la ville se trouva un soir à dîner avec lui. Au départ du célèbre écrivain, le négociant dit aux personnes qui étaient là :

— Ce Voltaire me paraît vraiment un garçon d'esprit.

A armes égales. — Deux amis ont un soir une altercation.

Les propos échangés sont si vifs qu'une provocation en duel s'ensuit.

On désigne les témoins et l'on prend rendez-vous pour le lendemain. L'épée est l'arme choisie.

L'un des adversaires est corpulent; l'autre, très maigre.